

## REMARQUES SUR QUELQUES ASPECTS DE LA CIVILISATION HISPANO-MUSULMANE

La succession des circonstances politiques qui favorisèrent la naissance et l'essor de la civilisation hispano-musulmane est suffisamment connue pour que l'on se dispense de brosser ici par le menu l'histoire "événementielle" d'al-Andalus<sup>1</sup>.

Quelques cent années après l'installation en 710 des contingents arabes et berbères sur le sol ibérique, une lutte quasi permanente, la *Reconquista*, allait commencer qui poussa les princes chrétiens du Nord de l'Espagne à reprendre aux Musulmans les fruits de leurs conquêtes. Mais l'hégémonie musulmane fut particulièrement florissante sous les Umayyades de Cordoue et les progrès de la Reconquête marquèrent un temps d'arrêt lors des expéditions d'al-Manşir vers l'an 1000. Trente ans plus tard, le califat de Cordoue s'émiettait en vingt-trois principautés indépendantes, les *taifas* dont les rivalités firent le jeu des monarques de Castille et d'Aragon. A la fin du XI<sup>e</sup> siècle, une bonne partie de l'Espagne était redevenue chrétienne. Toutefois l'Islam reprit le dessus grâce aux tribus berbères venues du Maghreb: les Almoravides (1086), puis les Almohades (1172). Au début du XIII<sup>e</sup>, siècle, la *Reconquista* aboutit, après la victoire chrétienne de Las Navas de Tolosa (1212), à une dislocation de la puissance almohade. Dès 1232 se constitua, dans les montagnes du Sud-Est de l'Andalousie, le petit royaume des Naşrides de Grenade qui réussit à survivre à travers une longue histoire de trêves et de guerres avec l'Espagne chrétienne jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Le 2 janvier 1492, quelques mois avant que Christophe Colomb ne partît des rivages andalous à la découverte du Nouveau Monde, les Rois Catholiques qui avaient réalisé l'unité de l'Espagne chrétienne s'emparaient du dernier bastion de l'Islam d'Espagne. La bannière de Castille et la croix furent hissées sur la Torre de la Vela, dans l'Alhambra de Grenade<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cet article est extrait d'une série de trois conférences prononcées à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (Paris) en janvier-février 1973.

<sup>2</sup> Pour l'étude de l'histoire d'al-Andalus de l'invasion arabe à la chute du califat de Cordoue, voir É. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane (710-1031)*, 3 t., Paris 1950-1953, trad. espagnole, *España musulmana. Hasta la*

Tenus de se convertir, persécutés par l'Inquisition, les Musulmans du royaume de Grenade, que l'histoire désigna dès lors ainsi que leurs frères des territoires reconquis du reste de l'Espagne sous l'appellation commune de Morisques, allaient se maintenir en terre espagnole tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle et ce en dépit des vicissitudes du sort jusqu'à l'expulsion définitive de 1610<sup>3</sup>.

L'éclat de la civilisation hispano-musulmane, fruit d'une coexistence de l'Islam ibérique et de la chrétienté médiévale durant neuf siècles, a été maintes fois évoqué. Aux Musulmans d'Espagne on doit d'avoir exploité avec ingéniosité l'héritage des Hispano-Romains. Passés maîtres dans la technique hydraulique agricole, ils dotèrent le littoral de l'Andalousie et du Levant, ainsi que la vallée de l'Èbre, d'un fin réseau de canaux d'irrigation. Dès le Xe siècle, les Musulmans acclimatèrent en Espagne l'oranger, puis le cotonnier; ils y introduisirent le riz, le mûrier et la canne à sucre. La mise en valeur des ressources naturelles et l'activité d'un important artisanat urbain, adonné au travail du cuir, des métaux, des meubles, des faïences et des tissus de soie attestent la prospérité dont jouissait le pays sous la présence musulmane. Une remarquable floraison de philosophes, de juristes, de médecins et d'astronomes, de poètes et d'historiographes fit d'al-Andalus l'un des grands foyers culturels de l'Islam médiéval. L'art musulman donna à l'Espagne de magnifiques joyaux, tels la Grande Mosquée de Cordoue, la Giralda de Séville et l'Alhambra de Grenade.

Un des traits qui frappent le plus l'historien d'al-Andalus est le rayonnement indiscutable que l'Espagne musulmane exerça longtemps sur la Chrétienté ibérique. En matière de cultures, les échanges furent continus; il n'y eut pas de coupure entre le monde musulman et le monde chrétien. Dès l'aube de la conquête arabe,

---

*caída del califato de Córdoba (711-1013)*, t. IV et V de la collection *Historia de España dirigida por R. MENÉNDEZ PIDAL*, Madrid 1957.

Pour la période almoravide, voir J. BOSCH VILÀ, *La intervención almorávide en al-Andalus*, dans *Historia de Marruecos. Los Almorávides*, Tetuán 1956, pp. 127-170. Pour la période almohade, voir A. HUICI MIRANDA, *Historia política del imperio almohade*, 2 t., Tetuán 1956-1957. Pour l'histoire et la civilisation du royaume de Grenade, voir R. ARIÉ, *L'Espagne musulmane au temps des Naşrides (1232-1492)*, Paris 1973. On lira également avec intérêt É. LÉVI-PROVENÇAL, *L'Espagne musulmane au X<sup>e</sup> siècle. Institutions et vie sociale*, Paris 1932 et *La civilisation arabe en Espagne. Vue générale*, Paris 1948 ainsi qu'H. TERRASSE, *Islam d'Espagne. Une recontre de l'Orient et de l'Occident*, Paris 1958, *L'Espagne du Moyen Âge. Civilisations et Arts*, Paris 1966.

<sup>3</sup> Outre l'article MORISCOS par É. LÉVI-PROVENÇAL dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (1<sup>e</sup> éd.), t. III, pp. 646-647, voir F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2<sup>e</sup> éd., 2 t. Paris 1966; J. CARO BAROJA, *Los Moriscos del reino de Granada*, Madrid 1957; H. LAPEYRE, *Géographie de l'Espagne morisque*, Paris 1959.

avait eu lieu un extraordinaire malaxage ethnique. Arabes, Berbères arabisés, métayers chrétiens, grands propriétaires chrétiens de naissance noble, classes plébéiennes des villes s'amalgamèrent, par le biais des unions mixtes, dans le creuset de l'Islam pour former un tout assez homogène. Le contact permanent des Musulmans avec les Espagnols mit les conquérants dans l'obligation d'apprendre la langue romane, issue de l'idiome latino-ibérique. A toutes les périodes de l'occupation on compta parmi les Musulmans d'Espagne un nombre relativement important de bilingues<sup>4</sup>. En dehors de l'arabe classique, langue écrite employée dans la rédaction des épîtres, de la correspondance officielle et des poèmes, il existait dans al-Andalus un dialecte arabe teinté de mots romans<sup>5</sup>. Bien des appellations dialectales se retrouvaient dans la poésie, notamment dans le *zağal*, d'essence populaire, dans la prose des actes notariés et des lettres familières. Cependant, les emprunts que l'arabe hispanique fit au roman demeurent faibles en comparaison des emprunts que la langue castillane elle-même fit au vocabulaire arabe. Comme l'a souligné dans un ouvrage récent Philippe Wolff, l'influence des invasions germaniques dans la Péninsule ibérique fut certainement très faible. La marque des Wisigoths, ajoute-t-il, n'est représentée que par environ "90 mots passés dans l'une ou l'autre des langues ibériques et dont à peu près aucun ne concerne la nature, ni l'agriculture, signe d'une très faible pénétration dans le monde paysan". Le même auteur rappelle que, par contre, un très abondant vocabulaire arabe entra dans les langues ibériques, environ 4000 mots, infiniment plus qu'ailleurs pour aucune langue germanique<sup>6</sup>. De très nombreux

<sup>4</sup> Qu'il nous suffise de rappeler que les Musulmans d'al-Andalus usaient du roman dans leurs conversations familières et même dans les résidences principales. Fils d'une captive vasconne, 'Abd al-Rahmān III *al-Nāṣir* s'entretenait avec ses courtisans en langue romane. Issu d'une union d'al-Manṣūr avec une princesse navarroise, le cadet des fils du 'Amiride porta l'appellation romane de Sanchuelo, accolée au prénom 'Abd al-Rahmān. Voir É. LÉVI-PROVENÇAL, *Hist. de l'Esp. mus.*, t. II, p. 2, p. 4, p. 241, p. 293. Plus tard, sous les Naṣrides, bien des lettrés grenadins eurent une profonde connaissance de la langue castillane. L'*Iḥāṭa* et la *Lamḥa* d'Ibn al-Ḥaṭīb forment d'exemples en ce domaine. Le vizir de Naṣr, Muḥammad Ibn al-Ḥāḡg, allait jusqu'à émailler sa conversation de proverbes empruntés aux Rūm. Voir *Iḥāṭa*, éd. Caire, t. II, p. 99.

<sup>5</sup> Voir H. PÉRES, *L'arabe dialectal en Espagne musulmane aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles de notre ère*, dans les *Mélanges William Marçais*, Paris 1950, pp. 288-299. Sur cet arabe hispanique resté si vivant jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle et même au lendemain de la chute de Grenade, nous sommes bien renseignés grâce au précieux *Arte para ligeramente saber la lengua araviga*, suivi d'un *Vocabulista aravigo en letra castellana*, composé à Grenade en 1505 par le frère Pedro de Alcalá, qui donne l'arabe en transcription romane.

<sup>6</sup> Voir Ph. WOLFF, *Les origines linguistiques de l'Europe occidentale*, Paris 1970, p. 76. On consultera avec profit R. MENÉNDEZ PIDAL, *Origenes del español*, 3<sup>e</sup> éd. Madrid 1950, R. LAFESA, *Historia de la lengua española*, Madrid 1950.

vocables arabes constituent encore à l'heure actuelle le vocabulaire de l'irrigation comme *acequia*, *algibe*, *noria*, *alberca*, *azuda*, *alcantarrilla*<sup>7</sup>. Sans vouloir aborder de fastidieuses énumérations, nous nous bornerons à souligner la pénétration de l'arabe dans la terminologie médiévale ou même moderne des institutions espagnoles. Le vocabulaire de la fortification, celui de la vie urbaine, celui de l'activité commerciale portent encore la marque de la présence arabe en Espagne<sup>8</sup>. Et surtout le vocabulaire scientifique est imprégné de termes arabes. C'est ici le lieu d'évoquer le rôle primordial que joua al-Andalus dans la transmission de la science grecque à l'Occident chrétien. Riche, complexe, originale, la civilisation hispano-musulmane réussit en effet à imprégner la culture européenne par le moyen des textes arabes traduits en latin ou en castillan.

A l'archevêque de Tolède, Grand Chancelier de Castille, Don Raimundo, (1130-1152) revient le mérite d'avoir fait traduire en latin les oeuvres les plus célèbres de la pensée arabe: livres d'astronomie, de médecine, de physique, d'histoire naturelle, de philosophie. Le Collège des traducteurs tolédans diffusa dans toute l'Europe les oeuvres d'Aristote, de Galien et d'Hippocrate, commentées et annotées par des esprits aussi distingués qu'Avicenne et Averroès. Il fit connaître aux clercs de l'Europe médiévale les ouvrages d'al-Farâbî et de Ġazâlî<sup>9</sup>.

Un siècle plus tard, l'Infant Alphonse de Castille, fils de Ferdinand III le Saint, fit traduire de l'arabe en castillan (en 1251) le fameux recueil d'apologues connu sous le nom de *Livre de Kalila et Dimma* dont on n'ignore pas l'influence sur la littérature générale<sup>10</sup>. Devenu roi en 1252, Alphonse le Savant s'entoura de

<sup>7</sup> On se reportera aux ouvrages de Dozy et ENGELMANN, *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, Leyde 1869, de L. EGUILAZ, *Glosario etimológico de palabras españolas de origen oriental*, Grenade 1886; d'A. STEIGER, *Fonética del hispano-árabe*, 1932 (abondante bibliographie); d'E. K. NEUVONEN, *Los arabismos del español en el siglo XIII*, Helsinki 1941.

<sup>8</sup> Voir E. LÉVI-PROVENÇAL, *La civilisation arabe en Espagne*, pp. 122-125. Il sera intéressant de noter aussi quelques cheminements, notamment le latin *praecox*, passé en arabe (*al-barqūq*) puis en espagnol sous la forme *albaricoque* qui a donné le français abricot (attesté dès 1512: aubercot). A travers l'espagnol, le français n'est-il pas redevable à l'arabe, indépendamment du lexique botanique, de plusieurs noms de couleurs: azur, cramoisi, écarlate?

<sup>9</sup> Il convient ici d'évoquer les noms des principaux traducteurs tolédans qui nous sont parvenus: Domingo González, archidiacre de Ségovie et Juan Hispalense, originaire de Séville, juif converti au catholicisme. Juan dictait la traduction du texte arabe en castillan et Domingo l'écrivait en latin.

<sup>10</sup> Et notamment sur des oeuvres aussi célèbres que le *Roman de Renart*, les *Contes de Boccace* et les *Fables de la Fontaine*. Sur *Kalila wa Dimna*, adaptation arabe réalisée en 'Irâq au VIII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne par le lettré Ibn al-Muqaffa', d'après la version pehlevie d'un recueil sanscrit en forme

jurisconsultes et d'hommes de sciences aussi bien que d'historiens et de troubadours; il fit entreprendre "sous ses auspices tout un travail de traduction et d'adaptation en langue castillane du patrimoine légué dans le pays par la culture arabe"<sup>11</sup>. A ce travail, Musulmans, Juifs et Chrétiens s'attelèrent ensemble<sup>12</sup>. A Murcie, le roi fonda le premier collège musulman où les adeptes des trois religions suivirent les cours du lettré musulman Muḥammad al-Raḡūṭī<sup>13</sup>. A Séville, il créa en 1254 un institut d'études arabes et latines. C'est en castillan qu'Alphonse fit traduire la Bible et le Coran<sup>14</sup> en son académie tolédane. C'est également en castillan qu'il fit transcrire un livre d'échecs et de dés oriental, le *Libro del Ajedrez*, illustré par cent cinquante miniatures exécutées à Séville en 1283 qui donnent une vivante galerie de portraits de la société castillane au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Enfin, le roi de Castille utilisa les modes et les rythmes arabes dans ses *Cántigas de Santa Maria* dont une forte proportion de compositions revêt la forme du *zaḡal* andalou<sup>16</sup>. Un prince lettré, neveu d'Alphonse X, aristocrate mêlé de près aux luttes dynastiques de son temps, l'Infant Don Juan Manuel (1282-1348)<sup>17</sup> n'allait-il pas s'inspirer lui aussi de sources narratives arabes dans un recueil de contes traditionnels, *Libro*

d'apologue, le *Pantchatantra*, voir A. MIQUEL, *Le Livre de Kalila et Dimna*, trad. française, Paris 1957.

<sup>11</sup> Voir É. LÉVI-PROVENÇAL, *La civilisation arabe en Espagne*, pp. 146-147.

<sup>12</sup> L'histoire nous a conservé les noms des traducteurs qui formèrent l'équipe réunie autour de ce roi éclairé: Yehudá el Cohen, Guillen Arremon d'Aspa, Yahudá Benmoseh Benmosca, Rabbi Zag de Tolède, Fernando de Tolède, Juan de Aspa, Rabbi Don Abraham Halevi, Maestre Bernaldo el Arábigo, le clerc Garci Pérez entre autres.

<sup>13</sup> Originaire de Ricote dans la province de Murcie, il était demeuré à Murcie après la prise de cette ville par les troupes d'Alphonse X en 1266. Voir IBN AL-ḤAṬṬ, *Ḥāṭa*, manuscrit de la Real Academia de la Historia, coll. CODERA, II, f<sup>o</sup> 153 v<sup>o</sup>.

<sup>14</sup> Le Coran avait déjà été traduit en latin dans la deuxième partie du XII<sup>e</sup> siècle, à l'initiative de Pierre le Vénérable.

<sup>15</sup> Conservé à la Bibliothèque de l'Escurial, le manuscrit du *Libro del Ajedrez* a fait l'objet d'une remarquable étude philologique et littéraire due à la plume d'A. STEIGER, *Alfonso el Sabio: Libros de Acedrex, Dados y Tablas dans Romanica Helvetica*, vol. 10, Genève 1941. On trouvera une description des miniatures dans Fl. Janer, *Los libros del Ajedrez, de los Dados y de las Tablas dans Museo Español de Antigüedades*, vol. III, 1874, pp. 225-257 et la reproduction complète du texte en 194 planches par procédé phototypique dans J. G. WHITE, *El Tratado del Ajedrez, ordenado por mandado del Rey Alfonso el Sabio, en el año 1283*, Leipzig 1913, 2 t. avec une introduction en allemand et en espagnol.

<sup>16</sup> Sur les *Cántigas de Santa Maria*, on se reportera à l'importante étude de J. GUERRERO LOVILLO, *Las Cántigas. Estudio arqueológico de sus miniaturas*, Madrid 1949 (précieuse bibliographie).

<sup>17</sup> Sur le rôle de l'Infant Don Juan Manuel au cours de la minorité d'Alphonse XI, voir *Crónica de Don Alfonso el Onceno*, chapitres XXVII,

de los enxiemplos del Conde Lucanor et de Patronio, l'un des chefs-d'oeuvre de la littérature espagnole?

Point n'est ici question de retracer les influences littéraires arabo-andalouses sur certains auteurs espagnols du Moyen Age ni de nous étendre sur le problème souvent débattu des rapports qui ont pu exister entre la poésie hispano-musulmane et celle des troubadours de l'Europe médiévale<sup>18</sup>. Seule l'étude de quelques faits saillants de civilisation retiendra notre attention. Et, tout d'abord, nous soulignerons l'attraction qu'exerça la civilisation arabo-espagnole sur les Chrétiens d'Espagne. En pays reconquis, bien des formes de vie musulmanes subsistèrent. Les *Mudéjares*, ces Musulmans demeurés en terre chrétienne en dépit des progrès de la *Reconquista*, formaient en Andalousie au XIV<sup>e</sup> siècle la majeure partie de la population, la très grande majorité en Aragon et dans l'ancien royaume de Valence. Aux gros noyaux de peuplement rural, il convient d'ajouter les groupes compacts formés dans de grandes villes, comme Tolède, Saragosse, Valence, Cordoue, Séville, Murcie, qui avaient été des foyers de civilisation arabe. Serviteurs fidèles et dévoués des souverains et des seigneurs, artisans habiles, les *Mudéjares* furent à la charnière de cette "symbiose parfois cordiale"<sup>19</sup> qui exista entre communautés musulmanes et chrétiennes du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Assurément, les moeurs raffinées des métropoles musulmanes avaient pénétré dans les petites cours chrétiennes du Nord de la Péninsule ibérique; elles avaient apporté à l'aristocratie le goût du luxe et le sens du confort, à partir du IX<sup>e</sup> siècle. Au cours du Bas Moyen Age, les habitudes de vie musulmanes s'imposèrent aux élites chrétiennes de Castille et d'Aragon comme un modèle de civilisation. La maurophilie de Pierre I<sup>er</sup>

---

XXVIII, XIX et XXX, dans *Crónicas de los Reyes de Castilla*, collection ROSELL, t. 66, pp. 191-197. Sur l'oeuvre littéraire de Don Juan Manuel, voir *El Conde Lucanor*, édition annotée et commentée par J. M. BLECUA, Madrid 1969 (sérieuse bibliographie).

<sup>18</sup> Sur les contacts entre la poésie romane et la poésie arabo-andalouse, sur les rapports entre le *zagal* adalou et la poésie des troubadours, des trouveres ou des *juglares*, on se reportera aux travaux classiques de RIBERA et de NYKL, à ceux du grand romaniste, R. MENÉNDEZ PIDAL; on consultera les remarquables études de S. M. STERN, E. GARCÍA GÓMEZ, É. LÉVI-PROVENÇAL, FR. CANTERA, DÁMASO ALONSO, R. LAPESA, J. SUBIRÁ, J. M.<sup>a</sup> MILLÁS VALLICROSA. Dans les héros des *maqāmāt* arabes d'Espagne, on a voulu voir les lointains précurseurs du *picaro*, héros de la littérature de gueuserie au Siècle d'Or. Outre les travaux de M. MENÉNDEZ PELAYO et d'A. GONZÁLEZ PALENCIA, on lira l'utile mise au point de F. de la GRANJA, *Nuevas notas a un episodio del "Lazarillo de Tormes"*, dans *Al-Andalus*, vol. XXXVI, 1971, fasc. 1, pp. 223-237. Sur les origines arabes du conte espagnol, au XVI<sup>e</sup> siècle, voir les articles de F. de la Granja, dans *Al-Andalus*, volume XXXIII (1968), XXXIV (1969) et XXXV (1970).

<sup>19</sup> Pour reprendre l'expression d'Henri TERRASSE (*Islam d'Espagne*, I).

de Castille a été souvent donnée en exemple<sup>20</sup>. Alphonse V d'Aragon ne dédaignait pas de se parer de toques bordées de soie et de vêtements à motifs dorés, entre autres présents que lui avait envoyés le souverain naŕside de Grenade, Muḥammad VIII, en 1418<sup>21</sup>. Le baron de Bohême, Léon de Rosmithal, qui visita l'Espagne en 1466 en compagnie d'un bourgeois de Nüremberg, Gabriel Tetzl, ne laissa pas d'être surpris de l'accueil qu'il reçut à Burgos dans le palais d'un puissant seigneur: l'entourage du comte castillan comportait plusieurs dames et demoiselles vêtues à la mode musulmane; la nourriture qu'on lui servit s'inspirait de la cuisine arabe. A Ségovie, le roi de Castille Henri IV s'entourait de Musulmans et de Juifs; Rosmithal rapporte qu'il mangeait, buvait et s'habillait à la manière musulmane<sup>22</sup>. Son favori, le connétable Miguel Lucas de Iranzo, qui guerroya si souvent dans la Marche de Jaén contre les Musulmans du royaume naŕside chevauchait à la zénète vêtu d'une *ġubba* de soie aux couleurs chatoyantes<sup>23</sup>.

Cette part de l'Islam dans le passé espagnol a suscité il y a une vingtaine d'années environ une controverse passionnée qui a opposé deux éminents historiens espagnols. Tous deux ont essayé de définir à travers les faits de culture le style de vie de l'homme espagnol. La prédominance de l'influence arabe dans la culture espagnole a été mise en lumière par Americo Castro<sup>24</sup>; c'est par le biais de l'enquête linguistique qu'il fut amené à observer la naissance de certaines expressions, à déceler l'importation de vocabulaires se rapportant à des zones de vie très variées. Mais l'historien eut tôt fait de prendre le pas sur le linguiste et il chercha à construire "une silhouette historique"<sup>25</sup>. L'Espagne chrétienne ne lui apparaissait pas "comme un tout doué d'une existence propre, fixée, sur laquelle se serait exercée l'influence occasionnelle de l'Islam comme une "mode" ou un résultat de la vie de cette époque-là. "L'Espagne chrétienne se fit à mesure qu'elle incorporait et greffait à sa vie tout ce qui l'obligeait à faire sa

<sup>20</sup> La maurophilie de Pierre I<sup>er</sup> et son philosémitisme lui valurent l'inimitié des nobles castillans qui se rallièrent à Henri de Transtamare, son demi-frère, lors du soulèvement de 1360. Voir J. VALDEÓN BARUQUE, *Los Judíos de Castilla y la Revolución Trastámara*, 1 vol., Valladolid 1968.

<sup>21</sup> Archives de la Couronne d'Aragon à Barcelone (*Cartas árabes*, n.º 180).

<sup>22</sup> Voir A. M. FABIÉ, *Viajes por España de Jorge de Eginghen, del Barón León de Rosmithal de Blatna, de Francisco Guicciardini y de Andrés Navajero*, Madrid 1877 p. 157 sq.

<sup>23</sup> Voir *Hechos del Condestable Don Miguel Lucas de Iranzo* (*Crónica del siglo xv*), éd. Juan de Mata CARRIAZO, Madrid 1940, p. 52.

<sup>24</sup> Voir A. CASTRO, *La realidad histórica de España, juicios y comentarios*, México 1957, traduction française *Réalité de l'Espagne. Histoire et Valeurs*, Paris 1963.

<sup>25</sup> Voir *Réalité de l'Espagne*, p. 98.



symbiose avec les Musulmans”<sup>26</sup>. La coexistence de trois religions sur le sol ibérique fut à son sens le fait marquant dans la vie de l’Espagne médiévale; dès lors, la conclusion suivante s’imposa à son esprit: “ce qu’il y a de plus original et de plus universel dans le génie hispanique prend son origine dans une disposition de vie qui s’est organisée durant les siècles de coexistence christiano-islamo-judaïque”<sup>27</sup>. La thèse adverse, soutenue avec une vigueur toute particulière par Claudio Sánchez Albornoz se fonde sur la primauté du substrat hispanique à travers les différentes occupations étrangères. L’accent y est mis sur tous les éléments qui marquent une continuité entre l’Espagne romaine et wisigothique d’une part et la présence musulmane en terre ibérique d’autre part: “l’influence arabe sur la culture et les moeurs dut être insignifiante pendant des décennies dans une Espagne de race, de vie et de culture occidentales”<sup>28</sup>.

Sans vouloir trancher entre ces deux thèses si diamétralement opposées, nous souhaitons, dans ces brefs propos, faire le point sur quelques côtés de la civilisation hispano-musulmane, à la lumière de travaux sûrs, récemment parus. Nous étendrons le champ de notre enquête historique à l’Espagne du Siècle d’Or qui porta la “marque indélébile” laissée par le Morisque et nous tenterons de saisir le prolongement de l’influence musulmane sur certains aspects de la vie espagnole jusqu’à nos jours.

\* \* \*

Dans ce pays de contrastes qu’est l’Espagne, la vie agraire doit encore beaucoup à ces jardiniers industriels qu’étaient les cultivateurs musulmans.

Très ancienne fut l’occupation du sol par les Arabes en Aragon, notamment dans la vallée de l’Èbre, dans les territoires arrosés par le Jalón et l’Aranda<sup>29</sup>. La densité de la population y était for-

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>28</sup> Voir Cl. SÁNCHEZ ALBORNOZ, *Espanoles ante la historia*, Buenos Aires, 1958; *Espagne préislamique et Espagne musulmane*, dans *Revue Historique*, 1965, pp. 295-368, *Communication prononcée au Congrès de Spolète*, I, pp. 149-308; *El Islam de España y el Occidente*. C’est à cette thèse que s’était rallié H. TERRASSE lorsqu’il écrivait: “plus encore que des formes de vie politique et sociale, l’Espagne wisigothique a transmis à la première Espagne musulmane sa civilisation, dans, *Etudes d’Orientalisme dédiées à la mémoire de Lévi-Provençal*, t. II, Paris 1962, p. 763.

<sup>29</sup> Sur l’implantation des Arabes en Aragon dès le VIII<sup>e</sup> siècle, voir É. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire de l’Espagne musulmane*, T. I, p. 28, p. 118; t. III, pp. 353-356. Sur la Reconquête et le repeuplement de la vallée de l’Èbre, voir J. M.<sup>a</sup> LACARRA, *Documentos para el estudio de la Reconquista y repoblación del valle del Ebro*, dans *Estudios de Edad Media de la Corona de Aragón*, Saragosse, II, 1946; III, 1947, V, 1952.



te du début au XII<sup>e</sup> siècle au lendemain de la conquête de Saragosse par Alphonse le Batailleur (1118); aussi le souverain aragonais se montra-t-il soucieux de conserver cette main-d'oeuvre compétente dont le labeur acharné avait façonné de riches *huertas*<sup>30</sup>. La répartition en agglomérations urbaines, centres ruraux et *al-munias* fut donc conservée; le système d'irrigation, la répartition des jours d'arrosage, les impôts exigés comme droits de prise d'eau<sup>31</sup> demeurèrent les mêmes qu'avant la *Reconquista*. Les autorités locales chargées d'assurer l'entretien de canaux, soit le *çavacequia* (de l'arabe *ṣāḥib al-sāqiya*) et l'*alami* (*al-amān*) furent maintenues<sup>32</sup>. Aux yeux du voyageur qui pénètre dans la Péninsule ibérique par le Nord, le visage austère de la Castille s'adoucit soudain pour faire place à de riantes *vegas* en Aragon. Au pied du village de Torrellas, au cachet morisque, des champs irrigués se profilent au milieu des arbres. Dans une étude remarquablement documentée<sup>33</sup>, un historien français a retrouvé "le même paysage de petits villages et de parcelles irriguées en terrasses, tout le long de la vallée du Queiles jusqu'à son confluent avec l'Èbre à Tudela, déjà en Navarre, dans toute l'étendue de la riante *vega* de Tarazona"<sup>34</sup>. Dans ce cadre vécurent les Musulmans d'Espagne du VIII<sup>e</sup> siècle à l'expulsion définitive de 1610. Après avoir confronté les récits des voyageurs<sup>35</sup> qui visitèrent la *Vega* de Tarazona à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup> siècle sur la fertilité de ce terroir "due à l'abondance des eaux d'irrigation" avec le précieux témoignage d'un lettré aragonais, originaire précisément de cette *Vega*, le *Licenciado* Bernardo de Cienfuegos, l'auteur a pu dégager la permanence de ce réseau d'*acequias* et d'*azudes* qui caractérise

<sup>30</sup> Voir GUY LIAUZU, *La condition des Musulmans dans l'Aragon chrétien aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, dans *Hespéris-Tamuda* 1968, pp. 185-200, vol. IX, fasc. 2.

<sup>31</sup> Les documents publiés par J. M.<sup>a</sup> LACARRA font état de l'*alfarda*, droit d'irrigation acquitté par les Musulmans dans les royaumes chrétiens. Trois siècles plus tard, la *farda* (de l'arabe *farḍa*, contribution) sera attestée dans un texte daté du 13 septembre 1497 qui contient les premières instructions des Rois Catholiques pour la défense du littoral granadin. En fait, la *farḍa* avait été perçue sous les Nasrides; la monarchie espagnole ne fit que conserver cet impôt dont le produit était affecté à la surveillance des régions côtières. Voir A. GÁMIR SANDOVAL, "*Las fardas*" para la costa granadina (siglo XVI) dans *Homenaje de la Universidad de Granada a Carlos V*, pp. 293-330.

<sup>32</sup> Voir G. LIAUZU, article cité, p. 187.

<sup>33</sup> Voir P. PONSOT, *Les Morisques, la culture irriguée du blé et le problème de la décadence de l'agriculture espagnole au XVII<sup>e</sup> siècle. Un témoignage sur la Vega de Tarazona*, dans *Mélanges de la Casa de Velázquez*, t. VII, 1971, pp. 238-262, 3 photos, une carte.

<sup>34</sup> Voir article cité, p. 240.

<sup>35</sup> Notamment celui de Enrique Cock, archer flamand de la Garde royale qui accompagna Philippe II à Tarazona en 1529 et celui du cosmographe portugais Labaña qui passa à Tarazona quelques mois avant l'expulsion de 1610 (article cité, pp. 253-254).

le paysage et remonte à l'époque musulmane. Les Morisques portèrent la culture irriguée, non seulement celle des légumes et des fruits mais aussi celle du blé, aliment principal des masses besogneuses, à un niveau fort élevé. Dix-huit ans après l'exode des Morisques, Cienfuegos, en dégagant les conséquences néfastes de l'expulsion dans le cadre de la *Vega* de Tarazona, s'exprimait en ces termes: "Con esta curiosidad y vigilancia atendían a la labor los Moriscos. Pero después que faltaron, los nuevos pobladores cuidan poco destas advertencias y si no fuera por ser tierras de regadío que siempre son ciertas, hubiera gran falta de pan en aquel Reyno por estar despoblado, falta de labradores y los que hay, poco curiosos"<sup>36</sup>. Dans ces terres aragonaises, le système juridique des droits de prise d'eau est aussi ancien que le réseau des canaux et des techniques; les rois d'Aragon, puis la monarchie espagnole, furent souvent appelés à arbitrer des conflits qui surgissaient au sujet de l'eau. La maintien des anciennes coutumes est attesté jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>.

Le voyageur qui aborde les zones littorales du Levante y retrouvera dans l'agriculture d'irrigation un trait distinctif du paysage humain. De l'occupation musulmane datent la mise en valeur du sol et la terminologie rurale liée à la *huerta* valencienne ou murcienne et à ses travaux. L'eau fécondante est répartie suivant une législation traditionnelle qui a délimité les droits des bénéficiaires. Le *Tribunal de las Aguas* ou *Corte de los Acequeros* qui, tous les jeudis, se réunit devant le portail des Apôtres de la Cathédrale de Valence, se compose de huit laboureurs élus par leurs pairs; il règle les différends pouvant surgir en matière de distribution de l'eau. Ce n'est autre que le lointain héritier d'une institution hispano-musulmane, l'inspection de l'irrigation (*wikālat al-sāqiya*) qui fonctionnait dans l'Espagne califienne et dans celle des *Mulūk al-Ṭawā'if*<sup>38</sup>.

Plus frappantes encore sont les survivances de l'économie musulmane dans le paysage agraire andalou. La *Vega* de Grenade qui fut le centre économique du royaume naṣride est l'exemple le plus grandiose de ces zones irriguées dont les Arabes favorisèrent le développement et l'extension dès le VIII<sup>e</sup> siècle. Les textes arabes et les chroniques chrétiennes de la *Reconquista* ont vanté l'aspect verdoyant que surent donner à leur terre les paysans du royaume de Grenade grâce à leur ingéniosité et à leur habile technique arboricole et agricole. L'eau venant du Genil et des torrents formés par la neige fondante de la Sierra Nevada pénètre dans la *Vega* au moyen d'une infinité de canaux artificiels; elle

<sup>36</sup> Article cité, texte de Cienfuegos donné en appendice, p. 261.

<sup>37</sup> *Ibid.*, pp. 246, n. 5.

<sup>38</sup> Voir É. LÉVI-PROVENÇAL, *L'Espagne musulmane au X<sup>e</sup> siècle*, pp. 167 et n. 1.

a toujours assuré la vie de tous les jours. Aujourd'hui, comme au temps des Banū l-Aḥmar, des jardins et des vergers font à Grenade une riche parure avec leur gamme de poiriers, de pêcheurs, de cerisiers, de pommiers, de pruniers et de mûriers. Dans ce domaine de la petite et de la moyenne exploitation qu'est l'ample *Vega*, la densité des toponymes arabes<sup>39</sup> évoque le morcellement des terres sous la présence musulmane: les hameaux s'y pressaient, pareils à des ruches, aux dires d'Ibn al-Ḥaṭīb<sup>40</sup>. Les vallées méditerranéennes proches envoient à la capitale régionale des fruits variés: raisins, figues, oranges, bananes dont les habitants du royaume naṣride étaient si friands<sup>41</sup>.

Aujourd'hui encore, dans la région montagneuse de la Alpujarra qui avoisine Grenade, l'abondance des toponymes arabes illustre cette zone de refuge où les Morisques tinrent longtemps en échec les troupes espagnoles en plein XVI<sup>e</sup> siècle; les lopins de terres s'échelonnaient en terrasses irriguées par des canaux. La répartition des eaux y était minutieusement réglementée<sup>42</sup>.

La physionomie urbaine de plusieurs villes espagnoles a longtemps porté l'empreinte musulmane. Il est souvent ardu de restituer avec rigueur le plan de ces métropoles musulmanes que furent Cordoue, Séville, Valence, Saragosse ou Tarragone car des portions entières de ces agglomérations disparurent soit au lendemain de la Reconquête soit à partir du XVI<sup>e</sup> siècle lorsqu'elles furent vouées à un nouvel essor urbain, sous l'impulsion de la monarchie espagnole. Cependant, il subsiste à l'heure actuelle dans bien des villes de plat pays, des villes de montagnes ou des cités portuaires espagnoles un net cachet arabe, à l'ombre de monuments admirables qui attestent la floraison de l'art hispano-mu-

<sup>39</sup> H. LAUTENSACH a relevé 21 toponymes arabes pour 1.000 kilomètres carrés.

<sup>40</sup> La liste des hameaux de la *Vega*, —cent quarante au XIV<sup>e</sup> siècle—, se trouve dans l'*Iḥāṭa* d'Ibn al-Ḥaṭīb (éd. 'Inān, t. 1, pp. 121-139). Le vizir naṣride a dressé un rigoureux inventaire des ces *qaryas*.

Voir L. SECO DE LUCENA PAREDES, *Sobre algunos topónimos granadinos de la Iḥāṭa*, dans *Al-Andalus*, volume XVII, 1952, fasc. 2, pp. 369-378. Notons que le terme *alqueria* désigne de nos jours en Espagne une maison de campagne isolée alors que les villages arabes étaient très voisins les uns des autres.

<sup>41</sup> L'oranger était cultivé sur le littoral andalou dans les districts proches d'un delta fluvial. Nous savons grâce à Ibn Faḍl Allāh al-'Umārī que les bananeraies d'Almuñecar étaient florissantes. Voir *Masālik al-abṣār*, p. 240 (trad. GAUDEFRY-DEMOMBYNES).

<sup>42</sup> Toutefois, la physionomie de la Alpujarra a changé avec le repeuplement castillan. Après l'expulsion des Morisques, la monarchie espagnole installa à la place des petits propriétaires morisques des paysans originaires de Galice et de Castille qui préférèrent étendre le système des cultures sèches, notamment le *secano* des céréales; dans ce but, ils défrichèrent bois et taillis. L'aspect actuel des Alpujarras est le résultat de la conquête agricole de chaînes entières aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles puis du développement de l'arboriculture fruitière au XIX<sup>e</sup> siècle. Voir J. SERMET, *L'Espagne du Sud*, Paris-Grenoble 1953, p. 157.

sulman. Les relations des voyageurs européens qui parcoururent à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et dans le premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle l'Andalousie entièrement reconquise par les Rois Catholiques en 1492, les chroniques chrétiennes d'Espagne, les documents iconographiques du XVI<sup>e</sup> siècle donnent une excellente idée de l'aspect que présentaient alors les centres urbains andalous jadis occupés par les Arabes<sup>43</sup>. Il nous a paru bon de nous limiter au seul exemple de Grenade car nous disposons en ce domaine non seulement de textes espagnols immédiatement postérieurs à la *Reconquista*<sup>44</sup> mais de savants travaux dus à l'érudition espagnole et tout particulièrement grenadine, à juste titre fière du prestigieux passé arabe de la ville<sup>45</sup>.

L'atmosphère grouillante des cités musulmanes du Moyen Age revit dans les inventaires de biens musulmans soigneusement élaborés par les fonctionnaires royaux après la chute de Grenade<sup>46</sup>. A la structure médiévale arabe dont la ville haute offre aujourd'hui encore les caractéristiques avec son enchevêtrement de rues au tracé sinueux donnant accès à d'étroites venelles ou se terminant en impasses, les souverains espagnols n'apportèrent que de

<sup>43</sup> Nous avons mis à profit le récit du voyageur allemand Jérôme Münzer qui visita l'Espagne deux ans après la chute de Grenade: *Viaje por España y Portugal (1494-1499)*, publié dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. LXXXIV 1924, trad. José López de Toro, Madrid 1951, ainsi que la relation d'Antoine de Lalaing, seigneur de Montigny, qui accompagna Philippe le Beau en Espagne en 1502 (*Voyages des Souverains des Pays-Bas*, dans *Collection des chroniques belges*, publiées par GACHARD, Bruxelles 1876, t. I, p. 208 sq.). En 1524, l'ambassadeur vénitien auprès de Charles Quint, Andrea Navagero, commençait à rédiger ses impressions de voyage. Voir *Viaje a España del magnífico señor Andrés Navajero (1524-1526)*, trad. J. M.<sup>a</sup> ALONSO GAMO, Valence 1591. Fort précieuses sont les gravures qui illustrent l'oeuvre de deux Allemands, G. BRAUN et F. HOGENBERG, *Civitatibus Orbis Terrarum*, Cologne 1576.

<sup>44</sup> Voir *Documentos relativos a la conquista de Granada y su reino*, dans CODOIN, VIII, Madrid 1846, pp. 399-482; *Documentos relativos a los Reyes Católicos en la época de sus conquistas en Andalucía*, dans CODOIN, XI, Madrid 1847, p. 461-571, *Documentos relativos a los Reyes Católicos sobre sucesos y negocios en Andalucía verificada ya la conquista de Granada*, dans CODOIN, XV, Madrid 1849, p. 162-504. Voir Fr. BERMÚDEZ DE PEDRAZA, *Antigüedades y excelencias de Granada*, Madrid 1608, Fr. HENRÍQUEZ DE JORQUERA, *Anales de Granada. Descripción del reino y ciudad de Granada. Crónica de la Reconquista (1482-1492). Sucesos de los años 1588 a 1646*, éd. de D. Antonio MARIN OCETE, Grenade 1934.

<sup>45</sup> Aux travaux de M. GÓMEZ MORENO, de CENDOYA, il convient de joindre pour ces dernières décennies les articles et ouvrages de J. BERMÚDEZ PAREJA, d'A. GALLEGU BURÍN, de F. PRIETO MORENO, de L. SECO de LUCENA PAREDES, de L. TORRES BALBÁS.

<sup>46</sup> Les inventaires de l'année 1527 ont fait l'objet d'une publication très soignée due à M.<sup>a</sup> del Carmen VILLANUEVA RICO, *Casas, Mezquitas y tiendas de los Habices de las iglesias de Granada*, Madrid 1966.

légères modifications. Ferdinand fit parfois élargir quelques rues tortueuses de l'Albaicín et démolir quelques maisons<sup>47</sup>. Ses successeurs se contentèrent de bâtir sur les terrasses la ville basse qui, avec ses palais, ses églises, ses couvents, fut un centre d'art et de culture au Siècle d'Or. Du tracé de l'époque musulmane dataient encore au début du XVII<sup>e</sup> siècle, comme en témoignait Henríquez de Jorquera, non seulement les vieux quartiers de l'Alcazaba Qadima, mais les rues commerçantes qui, aux alentours de la Cathédrale, elle-même érigée à l'emplacement de l'ancienne Grande Mosquée, donnaient à la ville une physionomie typiquement morisque<sup>48</sup>.

Dans la disposition de la demeure andalouse, bien des traits caractéristiques de la maison arabe peuvent être retrouvés. Sur l'habitat grenadin à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, et dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, nous sommes précisément renseignés grâce aux impressions de voyage de l'Allemand Jérôme Münzer, du gentilhomme belge Antoine Lalaing ou de l'ambassadeur vénitien auprès de Charles Quint, Andrea Navagero<sup>49</sup>. Les vestiges de vastes demeures arabes somptueusement décorées et de modestes maisons aux dimensions exigües qui parsèment encore l'ancienne capitale des Naşrides permettent de reconstituer le cadre de la vie familiale hispano-musulmane<sup>50</sup>. Le *patio*, hérité de la tradition architecturale gréco-romaine, en était le cœur. De forme presque toujours rectangulaire, il était orné de fleurs ou d'arbres. Il donnait l'air et la lumière aux chambres. A l'abri des regards indiscrets, les femmes s'y promenaient. Le centre du *patio* était occupé par un bassin carré ou rectangulaire, parfois par un puits; en temps de canicule, un jet d'eau rafraîchissait l'ambiance<sup>51</sup>. Dans l'Es-

<sup>47</sup> Voir J. MÜNZER, *Viaje por España y Portugal*, dans B. R. A. H., p. 83. Sur le site urbain de Grenade, on se reportera à l'excellente monographie de J. BOSQUE MAUREL, *Geografía urbana de Granada*, Saragosse 1962.

<sup>48</sup> Sur la répartition des commerces par rues, voir Fr. HENRÍQUEZ DE JORQUERA, *Anales*, I, pp. 19-21, 25-26, 28-32. Aujourd'hui encore, le Zacatín de Grenade, si animé, évoque l'antique rue des fripiers (*al-saqqāfīn*).

<sup>49</sup> Voir *supra*, p. 12 n. 43.

<sup>50</sup> Sur l'Alhambra et le Généralife, outre la monographie de L. TORRES BALBÁS, *La Alhambra y el Generalife*, Madrid 1953, on lira les pages brillantes consacrées par E. GARCÍA GÓMEZ et J. BERMÚDEZ PAREJA au palais des Banū l-Aḥmar, *La Alhambra: La Casa Real*, Grenade 1966. Sur le Cuarto Real de Santo Domingo et la Casa de los Girones, voir M. GÓMEZ MORENO, *Granada en el siglo XIII*, dans *Cuadernos de la Alhambra*, n.º 2, 1966, pp. 26-33; sur l'Alcazar Genil, Santa Isabel la Real et Santa Catalina de Zafra, voir L. TORRES BALBÁS, *Ars Hispaniae*, t. IV, pp. 150-155.

<sup>51</sup> Sur le *patio*, voir L. TORRES BALBÁS, *Los edificios hispano-musulmanes* dans *Revista del Instituto Egipcio de Estudios Islámicos*, Madrid, vol. I, 1953, p. 121. Sur le *patio* de la Casa del Zabar, voir M.<sup>a</sup> del Carmen VILLANUEVA Y RICO, *Casas*, p. 3.

pagne du Siècle d'Or, le plan arabe fut conservé dans les édifices du Levant et surtout d'Andalousie, comme nous l'apprennent les écrivains dits *costumbristas*. Les pièces du rez-de-chaussée s'ouvraient sur le *patio* que décorait un jet d'eau. Lorsque la maison comportait un étage, un balcon continu donnait accès aux pièces. A Grenade même, les descriptions de Bermúdez de Pedraza et de Henríquez de Jorquera font état des transformations que subit alors l'habitat urbain. On construisit des demeures chrétiennes plus vastes que les maisons arabes. On conserva le *patio* et on se préoccupa d'assurer une bonne distribution de l'eau dans l'édifice<sup>52</sup>. Nulle part, certes, la fusion de la tradition architecturale musulmane et du style de la Renaissance espagnole n'a été aussi harmonieusement réalisée que dans la *Casa del Chapiz*, ce palais morisque du XVI<sup>e</sup> siècle qui, au coeur de l'Albaicín, abrite aujourd'hui l'Ecole des Etudes Arabes de Grenade. Dans l'architecture des riches demeures grenadines du XVII<sup>e</sup> siècle, on note la présence du balcon, survivance morisque<sup>53</sup>.

Dans l'habitat alpujarreño, un observateur subtil de la tradition morisque en Andalousie, l'ethnologue Julio Caro Baroja a délimité certains éléments propres à la maison morisque, elle-même dérivée de la maison arabe médiévale: existence du *patio*, prédominance de l'ornementation intérieure qui, avec ses revêtements d'*azulejos*, reflète les perfectionnements de la technique hispanomusulmane<sup>54</sup>. A Laujar, village situé au coeur des Alpujarras, Jean Sermet était frappé, il y a quelques années, par les souvenirs morisques: "une maison à dallage de l'époque, un *patio* à colonnes de bois, maison que la tradition locale donne comme ayant servi de cour à Aben Humeya, lors de son éphémère royauté"<sup>55</sup>.

L'essentiel du mobilier des maisons de l'aristocratie et des classes aisées espagnoles portait dans le nom même la marque de l'influence arabe et ce dès le XV<sup>e</sup> siècle. Des documents notariaux arabes et des inventaires de biens morisques —s'échelonnant entre 1557 et 1569— publiés il y a quelques années, projettent la lumière sur les intérieurs musulmans et autorisent d'utiles comparaisons avec le cadre de la vie chrétienne au cours du Bas Moyen Age et en pleine Renaissance<sup>56</sup>. Chez les riches, qu'ils fussent Musulmans

<sup>52</sup> Voir Fr. HENRÍQUEZ DE JORQUERA, *Anales de Granada*, I, pp. 35, 36. Fr. BERMÚDEZ DE PEDRAZA, *Antigüedades y excelencias de Granada*, folios 21 v<sup>o</sup>-23 r<sup>o</sup>.

<sup>53</sup> On se reportera aux réflexions pertinentes de J. CARO BAROJA, *Los Moriscos del reino de Granada*, pp. 268.

<sup>54</sup> *Los Moriscos del reino de Granada*, pp. 269-279.

<sup>55</sup> *L'Espagne du Sud*, p. 168.

<sup>56</sup> Voir L. SECO DE LUCENA PAREDES, *Documentos árabe-granadinos*, Madrid 1961; W. HOENERBACH, *Spanisch-Islamische Urkunden aus der Zeit der Naşriden und Moriscos*, Berkeley - Los Angeles 1965, J. MARTÍNEZ RUIZ, *Inventarios de*

ou Chrétiens, des tentures ornaient les murs des pièces de réception; des tapis aux vifs coloris recouvraient le sol carrelé et en atténuaient le froid pendant l'hiver. Chez les pauvres, on se contentait de simples nattes. Le fait est attesté pour le XVII<sup>e</sup> siècle dans les impressions de voyage de Madame d'Aulnoy. Le mobilier était assez sommaire. La vaisselle et les objets domestiques étaient disposés dans de petits bahuts; on rangeait le linge et les vêtements dans de grands coffres de bois<sup>57</sup>. Les souverains de la *Reconquista* qui combattaient pour l'unité religieuse et politique de leur pays n'en admiraient pas moins le luxe qu'affichaient leurs adversaires, les monarques musulmans d'Espagne. Après la mort d'Isabelle la Catholique, on dressa dans le château de Ségovie l'inventaire de biens de la reine; on retrouva des cassettes ornées de nacre, des tables de bois également incrustées de nacre et de somptueux coffres décorés de marqueterie qui provenaient des ateliers grenadins<sup>58</sup>. Dans al-Andalus, le maître de maison recevait les visiteurs assis sur une estrade de bois, *ṭarima* (d'où l'espagnol *tarima*) garnie de coussins (*miḥadda*, d'où l'espagnol *almohada*) aux tons chatoyants<sup>59</sup>. Mention est faite dans l'inventaire royal de Ségovie de plusieurs coussins de cuir ronds ou carrés, à la mode musulmane<sup>60</sup>. Sous Charles-Quint et même en plein dix-huitième siècle, la maîtresse de maison et ses filles prenaient place ou plus précisément s'accroupissaient, à la manière morisque, sur une estrade à peine plus haute que le sol, recouverte de coussins (*almohadas de sentar*), tandis que les chaises et les tabourets étaient réservés au maître de maison et aux invités de marque<sup>61</sup>.

Le chauffage était assuré dans al-Andalus par des braseros de métal montés sur une armature et un trépied et dont on allait se servir au Siècle d'Or<sup>62</sup>. Tout comme les Musulmans du royaume

*bienes moriscos del Reino de Granada (siglo xvi). Lingüística y Civilización*, Madrid 1972. L'intérêt de ces publications aux points de vue toponymique et onomastique ne saurait être assez souligné; elles éclairent également la vie matérielle et attestent —pour le XVI<sup>e</sup> siècle surtout— de nombreux contacts quotidiens entre Morisques et Vieux Chrétiens.

<sup>57</sup> Sur les coffres de bois dits *tābūt*, voir *Documentos arábigo-granadinos*, document 92, texte p. 143.

<sup>58</sup> Voir L. TORRES BALBÁS, *El ambiente mudéjar en torno a la Reina Católica y el arte hispano-musulmán en España y Berbería durante su reinado*, dans *Curso de Conferencias sobre la política africana de los Reyes Católicos*, Madrid 1951, t. II, p. 119.

<sup>59</sup> Voir Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, II, p. 42. Sur *miḥadda*, voir Dozy, I, p. 353.

<sup>60</sup> Voir L. TORRES BALBÁS, *El ambiente mudéjar*, p. 120.

<sup>61</sup> Voir M. DEFOURNEAUX, *La vie quotidienne en Espagne au Siècle d'Or*, Paris 1965, p. 171.

<sup>62</sup> Sur le *kānūn* arabe, voir Dozy, II, p. 491; L. TORRES BALBÁS, *Los braseros de la Alhambra*, dans *Al-Andalus*, II, 1934, pp. 389-390.



de Grenade, les Espagnols de la Renaissance s'éclairaient grâce à des lampes à huile; dans les demeures cossues il y avait comme jadis chez les souverains de l'Andalousie finissante et leurs frères d'Afrique du Nord un mode d'éclairage plus raffiné: candélabres de cuivre ou d'argent.

Pour ce qui est de l'alimentation, tout en nous gardant d'interprétations hâtives, nous mettrons l'accent sur une certaine continuité entre l'Espagne chrétienne et al-Andalus. Il est à peine besoin de rappeler que les soupes et les bouillies constituaient l'aliment de base des populations rurales; elles allaient le demeurer jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans les villes d'Espagne au Siècle d'Or, les voyageurs du Nord de l'Europe étaient surpris par la frugalité des habitants. Comme les Andalous du Moyen Age, les gens riches et les gens modestes ne faisaient qu'un repas par jour, celui de midi; le soir, on ne prenait rien de chaud. Chez les pauvres, on se contentait, tout comme au temps de la présence musulmane, de quelques légumes, —fèves, cardons—, de fromage, d'olives et d'oignons; dans mais les familles modestes, la viande de mouton ou de chevreau garnissait les tables<sup>63</sup>. La viande tenait une place essentielle dans l'alimentation des classes aisées dans l'Espagne du Siècle d'Or; à l'image des Hispano-Musulmans, les Espagnols contemporains de Philippe II avaient une préférence pour des mets compliqués, notamment pour le blanc-manger, pour les ragoûts de viande, préparés avec un abondant assaisonnement d'épices ou de condiments variés (safran, ail, piment)<sup>64</sup>. On mangeait beaucoup de riz dans l'Espagne musulmane; toutefois la *paëlla* valencienne, qui est l'une des spécialités culinaires du Levante de nos jours, n'offre aucune similitude avec les plats de riz dont les traités de cuisine hispano-musulmans nous ont conservé minutieusement les recettes<sup>65</sup>.

Les Espagnols furent de tous temps friands de desserts. En Aragon, dans le Levante, en Andalousie, on faisait une grande consommation de fruits frais: oranges, grenades, raisins, figues, melons; on appréciait les fruits secs et les gâteaux divers à base de pâte d'amandes frits dans l'huile et saupoudrés de sucre tels

<sup>63</sup> Voir M. DEFURNEAUX, *o. c.*, p. 176.

<sup>64</sup> Sur l'alimentation dans l'Espagne umayyade, voir É. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane*, t. III, pp. 416-422; sur l'alimentation dans l'Islam occidental au XIII<sup>e</sup> siècle sous les Almohades, voir A. HUICI MIRANDA, *La cocina hispano magribi durante la época almohade*, dans *R. I. E. I.* vol. V, Madrid 1957, fasc. 1-2; *Traducción española de un manuscrito anónimo del siglo XIII sobre la cocina hispano-magrebí*, Madrid 1966. Sur la nourriture habituelle des Grenadins, voir R. ARIÉ, *L'Espagne musulmane au temps des Nasrides*, pp. 377-382.

<sup>65</sup> Voir A. HUICI MIRANDA, *Historia musulmana de Valencia y su región*, Valencia 1969, t. I, p. 71.

l'*alcorza* (de l'arabe *qurş*), les galettes plates et circulaires (*pastel*, de l'arabe *başıla*). Aujourd'hui encore, on peut savourer à Motril, en pleine Costa del Sol grenadine, une pâtisserie dite *tarta real*, faite de pâte d'amandes et de sucre, sans aucun doute pareille à celle que préparaient les Morisques au XVI<sup>e</sup> siècle <sup>66</sup>.

Dans toutes les parties de l'Espagne, on buvait de l'eau, souvent aromatisée au moyen de fleurs d'oranger ou de rose, des sirops de grenades, de pommes, de coings et surtout d'orgeat <sup>67</sup>.

Les mœurs de l'Espagne médiévale et celles du Siècle d'Or ont été vivement imprégnées par la civilisation hispano-musulmane; nous ne donnerons ici que des exemples particulièrement significatifs. Dans la plupart des demeures, même dans les classes aisées, on servait les repas sur de petites tables dans la salle où l'on séjournait habituellement. Aux dires des voyageurs venus d'autres pays de l'Europe, au XVIII<sup>e</sup> siècle, en Castille et en Aragon, le repas n'était pas pris en commun par tous les membres de la famille. Le maître de maison mangeait au plat qui lui était présenté et qui passait à ses fils, également assis; c'était ensuite le tour de la femme, des filles, des enfants en bas âge, tous accroupis à côté de la table et appuyés sur des coussins (*almohadones*) <sup>68</sup>.

La coutume de voiler le visage des femmes lorsqu'elles sortaient seules a été maintes fois mentionnée dans les comédies du XVII<sup>e</sup> siècle. Et Tirso de Molina a pu écrire: "Oh! la masquée à la morisque" <sup>69</sup>. La pratique du *tapado* s'était transformée en un instrument de séduction bien que le Conseil de Castille eût dénoncé, sous Philippe II, les abus qui en résultaient. En plein XVII<sup>e</sup> siècle, les femmes espagnoles conservaient un usage qui avait été sévèrement interdit à leurs compatriotes morisques par la Pragmatique du 17 novembre 1566 et dont le chevalier morisque Francisco Núñez Muley avait dénoncé le caractère arbitraire en termes émouvants <sup>70</sup>.

En 1845, lors d'un voyage en Espagne, le littérateur russe Vassili Petrovitch Botkine qui, en véritable Romantique, s'intéressait aux types nationaux, aux costumes et aux mœurs, s'exprimait ainsi dans sa correspondance après avoir visité Tarifa: "Ici même

<sup>66</sup> Voir *Los Moriscos del reino de Granada según el sínodo de Guadix de 1554* par A. GALLEGO BURÍN y A. GÁMIR SANDOVAL, éd. Fr. D. CABANELLAS RODRÍGUEZ O.F.M., Grenade 1968, p. 74.

<sup>67</sup> Voir E. LÉVI-PROVENÇAL, *Hist. Esp. mus.*, t. III, p. 419. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le chocolat, originaire d'Amérique, allait devenir la boisson favorite des Espagnols de toutes classes sociales en raison de la modicité du prix. Voir M. DEFOURNEAUX, *La vie quotidienne*, p. 176.

<sup>68</sup> Voir M. DEFOURNEAUX, *o. c.*, p. 176.

<sup>69</sup> Dans *El amor médico*.

<sup>70</sup> Voir L. DEL MÁRMOL CARVAJAL, *Historia de la Rebelión y Castigo de los Moriscos del reino de Granada*, Madrid 1797.

les mœurs ont conservé un cachet mauresque: les femmes qui sortent dans la rue se couvrent totalement le visage, de sorte qu'on ne voit que leurs yeux noirs et brillants"<sup>71</sup>. Quittons la province de Cádiz et longeons le littoral andalou en direction de la province d'Almería; il n'y a pas si longtemps que la coutume du *tapado* est tombée en désuétude dans le pittoresque village de Mojácar, bâti non loin d'Almería sur une colline, au caractère morisque encore si frappant.

Pour ce qui est des jeux, l'apport arabe mérite d'être défini. Dans la Grenade naŕide, les joutes de chevalerie étaient pratiquées sur les places publiques, —notamment à *Bāb al-Ramla* qui s'ouvrait sur la promenade du Darro et dont le nom s'est perpétué dans l'actuelle place de Bibarrambla—, ainsi que dans l'Alhambra même. Le sultan Muḥammad IV fréquenta les arènes dès l'adolescence et exigea des lances courtes pour affronter les cavaliers les plus adroits<sup>72</sup>. En terre chrétienne, de grands seigneurs faisaient valoir leur courage, leur adresse et leur faste aux yeux de la foule, à l'image de leurs coreligionnaires d'Europe occidentale; cette pratique des tournois médiévaux réussit à se maintenir jusqu'à l'époque de Charles Quint; il y a tout lieu de croire qu'elle disparut progressivement pour faire place aux jeux de carrousels dits *juegos de cañas* auxquels les Andalous des deux religions s'adonnaient avec ferveur depuis le XV<sup>e</sup> siècle et dont la Chronique du Connétable Don Miguel Lucas de Iranzo donne des descriptions si colorées<sup>73</sup>. Le roi d'Aragon Alphonse V fut fort aise de recevoir en 1418 parmi les présents envoyés par Muḥammad VIII de Grenade un équipement destiné au *juego de cañas a la jineta*<sup>74</sup>. Peintre attentif des mœurs espagnoles, curieux de tout, Jérôme Münzer nous a laissé le récit d'une joute à laquelle il assista le 26 octobre 1494 sur une esplanade de l'Alhambra, à l'invite du comte de Tendilla, gouverneur de la forteresse<sup>75</sup>. Rangés en deux quadrilles, les cavaliers attaquaient leurs adversaires au moyen de longues cannes aussi pointues que des lances; d'autres, après avoir simulé la fuite, attaquaient à leur tour leurs rivaux. Toujours à cheval, ils lançaient ensuite des cannes plus courtes pareilles à des flèches. Dans l'Espagne de la Renaissance, tout en maintenant la splendeur des anciens tournois, on adapta à la pratique

<sup>71</sup> V. BOTKINE, *Lettres sur l'Espagne, texte traduit du russe, préfacé, annoté et illustré* par A. ZVIGULSKI, Paris 1969, p. 193.

<sup>72</sup> Voir IBN AL-ḤATĪB, *Iḥāṭa*, éd. 'Inān, p. 541.

<sup>73</sup> Voir *Los Hechos del Condestable D. Miguel Lucas de Iranzo*, éd. Juan de Mata CARRIAZO, p. 65.

<sup>74</sup> Voir A. GIMÉNEZ SOLER, *La Corona de Aragón y Granada*, t. 4 du B. R. A. B. L., p. 369.

<sup>75</sup> *Viaje por España y Portugal*, dans B. R. A. H., t. LXXXIV, Madrid 1924, p. 108.

castillane les jeux de carrousels de la noblesse andalouse. La lice où avait lieu le *juego de cañas* était délimitée par des estrades de bois ornées de somptueuses tapisseries; elle était constituée par "une place publique (à Madrid la Plaza Mayor) dont les balcons (servaient) de loge aux spectateurs de haut rang"<sup>76</sup>. Une évocation de la cérémonie nous permettra de mesurer l'influence musulmane en ce domaine; "Formés en quadrilles, parfois vêtus à la mauresque ou à la turque et portant au bras gauche un bouclier de bois et de cuir peint à leurs couleurs ou celles de leur dame, (les combattants) entrent dans le champ clos, montés sur des chevaux de parade magnifiquement harnachés; au son de trompettes et de tambours, ils font le tour de la lice, se livrent à un simulacre de combat à l'épée, en formant des figures de carrousel. Puis leurs écuyers, vêtus de leur livrée, amènent les destriers et donnent à leur maître les javelines qui serviront au combat. Tous se retirent alors aux extrémités de la lice et se forment en quadrilles ou escadrons, par groupes de trois ou quatre. Au signal donné par le juge de la joute, l'un des quadrilles se lance à l'attaque: les cavaliers qui le composent traversent l'arène au galop, en jetant leurs javelines sur leurs adversaires qui s'efforcent de les parer du bouclier, tout en maniant le cheval pour éviter le choc. A peine un quadrille est-il sorti de la lice qu'il est relayé par un autre, venant d'un autre côté, et le jeu se poursuit sans interruption, jusqu'à ce que tous les cavaliers de chaque partie aient pris part à la lutte"<sup>77</sup>. Une charge générale terminait la joute.

Plus controversée demeure la question de la pénétration arabe dans le folklore espagnol et tout particulièrement dans les "combats de Maures et de Chrétiens" —à la fois joutes ofatoires et mascarades— fort répandus à travers toute la Péninsule ibérique aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>78</sup>. En Aragon, dans le Levante, en Andalousie (à Jubiles, à Benalauria, à Benadalid)<sup>79</sup>, cette tradition est encore vivante: les épisodes de la Reconquête sont représentés devant un auditoire villageois. L'ethnologue catalan Joan Amades qui s'est attaché à l'étude de ces *fiestas de Moros y Cristianos* dans plusieurs hameaux de la région valencienne s'est demandé, à la suite de Julio Caro Baroja, si ces festivités étaient véritablement issues de la *convivencia* entre Chrétiens et Musulmans. Une enquête ethnologique longuement conduite l'a amené à retrouver dans ces spectacles la survivance de rites agraires complètement

<sup>76</sup> Voir M. DEFORNEAUX, *o. c.*, p. 152.

<sup>77</sup> *Idem*, p. 152.

<sup>78</sup> Sur ces fêtes, voir R. RICARD, *Notes pour un inventaire des fêtes de "Moros y Cristianos" en Espagne*, *Bulletin Hispanique*, vol. XL, Bordeaux 1938.

<sup>79</sup> Voir F. BEJARANO ROBLES, *Fiestas de Moros y Cristianos en la provincia de Málaga, Benalauria, Benamocarra y Alfarnate*, vol. IV, Tetuán 1949.

étrangers à la lutte religieuse qui se déroula sur le sol espagnol et du reste très nettement antérieurs au Moyen Age. Des sondages dans les documents d'archives médiévaux l'ont convaincu que la monarchie aragonaise eut à coeur d'éviter tous heurts entre ses propres sujets et les *Mudéjares*. Les *fiestas de Moros y Cristianos* n'auraient, à son sens, connu un véritable essor qu'après 1609, soit précisément au lendemain de l'exode définitif des Morisques<sup>80</sup>.

\* \* \*

Au terme de ce rapide aperçu, les conclusions que nous formulons sont provisoires. Bien des domaines restent encore à explorer dans le vaste champ de la civilisation hispano-musulmane et il est à souhaiter que soient exhumés des textes nouveaux qui nous apportent des éclaircissements sur des points jusqu'ici controversés. Toutefois, des faits durables, positifs peuvent d'ores et déjà plaider en faveur de l'influence arabe sur la physionomie agraire et urbaine de l'Espagne, sur la vie quotidienne des Espagnols sous l'angle du logement, du mobilier, de l'alimentation, des mœurs. Nous nous proposons de poursuivre plus avant nos recherches sur la civilisation de l'Islam d'Espagne et de préciser l'héritage spirituel d'al-Andalus dans une contribution ultérieure.

Paris

RACHEL ARIÉ

---

<sup>80</sup> Voir Joan AMADES, *Las Danzas de Moros y Cristianos*, Valence 1966.